

MARABOUTS DE TANGER

Les établissements religieux de Tanger se divisent en trois catégories : les mosquées, au nombre de trois, comme nous l'avons dit ailleurs, les zâouyas, sièges des confréries, auxquelles est consacrée la note qui précède, et les marabouts.

Les marabouts, appelés en arabe *Sid*, et quelquefois *goubba* (dôme) lorsque le *sîd* est surmonté d'une coupole, ou encore *oualy* (saint), sont simplement des tombeaux de personnages pieux, de *chorfa*, quelquefois de fous. Lorsqu'un de ces saints locaux vient à mourir, on l'enterre le plus souvent dans une dépendance de son habitation, et on construit ensuite un édifice sur le tombeau, en l'isolant de la partie habitée de la maison. Le renom de sainteté vient quelquefois longtemps plus tard ; les descendants du saint, les *chorfa*, ou les habitants du quartier font alors une collecte pour édifier un dôme ou un simple *haouch*, mur carré, sans toit, autour du tombeau. On plante sur ce mur une hampe avec un lambeau de drapeau et voilà un marabout : aucune inscription ne date ces édifices, souvent assez anciens pour que le souvenir des personnages qu'ils recouvrent soit entièrement perdu. Alors se forme autour du tombeau, devenu anonyme, toute une auréole de légendes. Souvent la construction d'un marabout est due simplement à une révélation, que prétend avoir eue un habitant du quartier ou une femme, sur l'emplacement occupé par la tombe ignorée d'un saint ; enfin il existe des marabouts

anonymes, très anciens, dépourvus de tombeaux, et dont l'origine est totalement inconnue : ce sont les Sidy l-Moukhfy (caché), les Sidy Boû Qnâdel (père aux lampes), etc. ¹.

Lorsque le *Sid* recouvre un chérif, surtout un chérif idrîsy ou filâly, l'édifice est plus luxueux, les chorfa apportant toute leur sollicitude à loger dignement leur aïeul, afin de grandir sa renommée dans la région, et parfois de recueillir des *zyârât* plus importantes. Le marabout est d'ailleurs administré par la famille du saint qui y est enseveli; elle récolte les offrandes en nature, les aumônes et le produit des *moûsem*.

Le *moûsem*, qu'on pourrait appeler le « Pardon du Sid », est une fête annuelle, célébrée au tombeau du saint. Les frais en sont couverts par une souscription publique, faite par les descendants du marabout, ou le moqqadem, si ces descendants n'existent pas. Ceux-ci vont à domicile recueillir les souscriptions et passent sur le marché, accompagnés souvent de musiciens, pour convoquer au moûsem et ramasser les collectes. Les sommes ainsi recueillies servent à payer les frais de la fête, à rémunérer le personnel du marabout (moqaddem, gardien, etc.), à acheter des bougies, le surplus étant laissé aux descendants s'il y en a.

Lorsque le marabout a une renommée régionale, comme Sidy Mouhammad Al-Hâdj à Tanger, la collecte se fait par quartier : les habitants d'une rue ou d'un quartier entier désignant l'un d'entre eux, une personne honorable et ayant peu d'occupations, pour ramasser les cotisations à domicile et les verser à la caisse du marabout. Outre les moûsems particuliers à chacun d'eux, les marabouts ont encore leur fête générale le 27^e jour de Ramadân. Ce jour-là, équivaut à notre Toussaint; les marabouts sont illuminés et ouverts toute la nuit.

L'emplacement sur lequel on construit un marabout

1. G. Salmon, *Notes sur les superstitions populaires...*, p. 268 et E. Doutté, *Les marabouts*, p. 54.

n'appartient à personne. Si le tombeau se trouve dans un cimetière, on y construit l'édifice, en prenant autant de place qu'on le désire; s'il est dans une maison particulière ou sur une place, on n'hésite pas à empiéter sur le terrain de l'État pour élever le marabout. Une fois édifié, celui-ci est inviolable et inaliénable : il appartient en quelque sorte au mort, en faveur de qui il constitue un *ḥabous*. Le terrain qui jouit de ce privilège est souvent plus vaste que l'édifice : la partie du terrain laissée libre, forme alors un territoire sacré, une zone de protection, sur laquelle s'étend l'influence du marabout et, qui, inviolable, peut servir de refuge à toute personne poursuivie. On appelle ce terrain *ḥorm* (gardé) : c'est tantôt un jardin laissé aux soins du gardien du tombeau, comme à Sidy l-Moukhtar (Marchan), tantôt un terrain vague, à peine délimité, comme à Sidy Mouḥammad Al-Hâdj, tantôt une ou plusieurs ailes de bâtiment, écoles ou boutiques, constituant des *ḥabous* pour le marabout, comme à Sidy Mouḥammad Berreïsoûl. L'entrée de ces terrains *ḥorm* est généralement interdite aux Chrétiens et aux Juifs.

Ces observations générales s'appliquent à tous les « marabouts » de Tanger indistinctement. Elles ne sont pas reproduites dans les renseignements, qui suivent sur chacun d'eux.

Sidy Mouḥammad Al-Hâdj Boû-'Arrâqya ¹.

سیدی محمد الحاج بو عرّافیة

Ce marabout, situé au sud du marché extérieur, *Sokko d'barra* ou *Grand Sokko*, au milieu d'un vaste terrain vague, où se pressent déjà un certain nombre de tombes musulmanes, est le sanctuaire le plus vénéré de la région de Tanger. Le personnage enterré là, Sidy Mouḥammad

1. « Le père à la 'arrâqya », bonnet pointu brodé d'or que portent les enfants à Tétouan.

Al-Hâdj, était le fils de Sidy 'Allâl Al-Hâdj, chérif baqqâly, enseveli dans la tribu de R'zaoua au R'arb'. Lorsqu'il mourut, il y a 150 ans, on lui éleva un tombeau entouré d'un simple *haouch*; ce n'est qu'à une époque récente que plusieurs habitants de Tanger firent construire, à leurs frais, le minaret carré et la mosquée au dôme blanc, qu'on voit émerger au dessus des arbres, sur la route de la Montagne.

Le marabout est entouré d'un grand terrain *horm* (sacré) dont le cimetière musulman occupe déjà une partie. Bien que ce terrain tout entier soit *horm*, ce n'est que récemment qu'on l'a délimité, en construisant un petit mur d'enceinte; étant le territoire sacré, auparavant ouvert à tout le monde, on a dû fixer une zone de protection autour de l'édifice. Cette zone commence au bouquet d'arbres appelés *chadjar al-mezaawaguin* (arbres des protégés) et s'étend jusqu'au marabout. Toute personne poursuivie, même par les soldats du Makhzen, qui arrive à ce bouquet d'arbres, se trouve sous la protection du marabout et devient sacrée. Ce territoire échappe à la règle des terrains *horm*, interdits aux infidèles : les Chrétiens et les Juifs ont pris l'habitude de le traverser, pour passer de la route de la Montagne à celle de San Francisco, et c'est surtout pour empêcher ce sacrilège, qu'on a commencé à construire le mur d'enceinte, qui n'est pas encore achevé.

La mosquée est affectée aux prières quotidiennes, mais pas à celles du vendredi. Elle est pourvue d'un imâm et d'un moûadhdhin, payés par le *mezouar* des chorfa baqqâlyîn.

Le saint n'a pas de descendance directe, mais son frère, Sidy l-R'azouâny, enseveli à côté de lui dans le même édifice, a laissé des descendants à Tanger et dans l'Andjera. Ces chorfa sont tous pauvres, mais très vénérés dans la

1. Cf. Mouliéras, *op. cit.*, II, p. 753 et suiv.

région, bien que leur origine chérifienne soit contestée, comme celle de tous les Oulad Baqqâl'. Ils sont environ deux cents à Tanger, en comptant les femmes et les enfants, et habitent la rue des chérifs, *zanqat ach-chorfa*, au quartier de Fuente Nueva, où vivait leur aïeul Mouhammad Al-Hâdj. Le plus connu d'entre eux est Sidy Qâsem, qui se tient en costume vert et en manteau rouge, un trident à la main, à la porte du grand Sokko, les jours de marché, donnant sa bénédiction à tous les Faḥçya, qui viennent lui baiser les mains et lui demander des prédictions sur l'avenir.

Les Oulad Baqqâl vivent des revenus du marabout : vente des tombeaux aux alentours de l'édifice, produit du *moûsem*, fête annuelle, des *zyârât* (bœufs, moutons et argent) qu'on y dépose journallement, et du revenu des *ḥabous* dont l'administration est laissée au *mezouar*, actuellement Sidy l-Madany, fils de Sidy Al-Hâdj Al-Hâchem. Ce *mezouar* a des fonctions analogues à celles du *nâdher* ; il appartient lui-même à la famille des Baqqâlyîn et tient son titre du sultan. Tous les vendredis, les Baqqâlyîn de Tanger se rendent au marabout et le *mezouar* procède devant eux à l'ouverture de la caisse commune, pour faire le partage. Les parts sont égales, pour les enfants comme pour les vieillards, mais celles des femmes sont la moitié seulement de celles des hommes.

Le *moûsem* de Sidy Mouhammad Al-Hâdj, patron de Tanger, est le plus important de tout le Faḥç. Il a lieu les 7^e et 8^e jours du Moûloûd, le 8^e jour étant réservé à la cir-

1. Ce sont, paraît-il, des descendants de Moulay Boû Chtâ, mais ils sont vénérés à l'égal des chorfa. Leur nom de Baqqâlyîn ou Oulad Baqqâl vient de ce qu'un sultan ayant décidé de les mettre tous à mort, un *baqqâl* (épicier), père de deux enfants, recueillit deux jeunes chorfa de cette famille et préféra livrer ses propres fils, pour laisser la vie sauve à ses protégés. Il les adopta alors et leurs descendants furent appelés Oulad Baqqâl.

concision (*tahara*). Ce jour-là, tous les Fayçya et les Tangérois amènent leurs enfants au marabout où on les circonciit gratuitement, grâce à la libéralité de quelques personnes riches de la ville; mais les familles des enfants opérés ne quittent pas le marabout, sans y laisser des offrandes en nature et en argent. Outre ces *zyârât*, on fait à Tanger, quelques jours avant le moûsem, une grande collecte, par quartier, en faveur des chorfa. Chaque rue ou chaque quartier désigne un de ses habitants, honorable et inoccupé, qui passe de maison en maison, un couffin à la main, recueillant les aumônes. Cette somme s'appelle *'âda* (coutume).

Les Tétouanais qui habitent Tanger, au nombre de deux cents environ, payent souvent deux fois : une fois dans leur quartier et une fois avec la collecte des Tétouanais, qui font un versement spécial à Mouḥammed Al-Hâdj. Après avoir offert un cadeau important au marabout, ils versent le reliquat, tantôt au marabout de Mouḥammad Berreïsoûl, tantôt à celui de Mouḥammad Al-Baqqâly.

Outre ce moûsem, Sidy Mouḥammad Al-Hâdj est encore en fête à l'arrivée des pèlerins de la Mecque. Ce saint est en effet le patron des pèlerins, qui ne quittent pas Tanger sans être allés y faire leurs dévotions, quelles que soient les régions du Maroc dont ils tirent leur origine. Aussi dit-on :

« *Sydy Mouhammad Al-Hâdj, meseïfaṭ al houdjâdj* »

« Sidy Mouḥammad al-Hâdj, qui expédie les pèlerins pour la Mecque ».

En revenant de la ville sainte, les pèlerins se rendent directement au marabout pour y passer au moins une nuit, avant laquelle il ne leur est pas permis de quitter leurs vêtements de voyage. Cette nuit écoulée, les pèlerins de l'intérieur se mettent en route, tandis que ceux de Tanger attendent l'arrivée de leurs parents et amis qui viennent les chercher avec des musiciens et des drapeaux pour faire

avec eux une dernière prière au saint et les accompagner triomphalement à leurs domiciles. On leur fait alors une *dâkhla* (entrée), fête de bienvenue, consistant en repas en commun, musique, récitation de Qorân, etc.

Sidy Mouhammad Berreïsoûl.

سیدی محمد بریسیول

Ce marabout, le plus vénéré à Tanger après Mouhammad Al-Hâdj, est situé devant la porte *Bâb al-'Açâ* de la Qaçba, au pied d'un monticule, d'où on découvre le plus beau panorama de la baie de Tanger. Le Saint est un membre de la famille des chorfa *Reïsoûnyîn*¹, Mouhammad, frère d'Abd as-Salâm et fils d'Alî, tous deux enterrés à Tétouan. Il n'a pas laissé de descendants, et aucun Reïsoûny (Berreïsoûl) ne réside à Tanger.

Le mausolée date de 1886 environ, époque à laquelle mourut Mouhammad. Il est entouré de boutiques enclavées dans l'édifice et qui constituent pour lui des *habous* laissés à l'administration du *nâdher*, Hâdj 'Abd ar-Rahmân Lar-mich, d'Andjera, capitaine de douane à Tanger. Ces boutiques sont *horm*, comme le reste du bâtiment et quiconque s'y réfugie ne peut être poursuivi².

1. Sur cette famille, cf. Ibn Aṭ-Ṭayyib Al-Qâdiry, *Ad-Dourr as-Sany*, p. 45 et suiv. ; G. Salmon, *Les chorfa idrisides de Fès (Archives marocaines, p. 449 et suiv.)*.

2. Les Oulad Berreïsoûl ont à Tétouan une maison tout entière, qui jouit de ce privilège accordé par le sultan : elle est *dâr damâna* au même titre que les villes de Ouazzân et Tâceroût. Le cas d'une maison ou d'une boutique, protégées par un marabout, est fréquent. A Rabat, il existe une longue rue, de quelques centaines de mètres, inviolable dans toute sa longueur. Elle s'appelle rue *ridjâl aç-çaf* (les hommes en rang), parce qu'elle est bordée d'un côté par des marabouts, qui exercent autour d'eux une protection rayonnant aux alentours. Depuis deux ans, un homme qui a assassiné sa femme habite dans une maison de cette rue et tient boutique, sans que les soldats du Makhzen aient pu pénétrer jusqu'à lui et l'arrêter. Il se promène tous les jours le long de cette rue ;

On fait dans ce mausolée les prières quotidiennes, mais non celle du vendredi. Il est pourvu d'un imâm et d'un moûadhdhin payés par le nâdher. La moqaddem est Hâdj 'Abd as-Salâm Bâder, parent du nâdher. Le marabout n'a pas de moûsem, mais on y apporte des zyârât en nature ; l'excédent des revenus est envoyé au *mezouar* des Berreïsoûl à Tétouan.

Le marabout de Berreïsoûl a été choisi comme lieu de réunion provisoire des Kittânyîn, qui n'ont pas encore de zâouya¹.

Sidy l-Hosny. سیدی الحسنى

A côté de Sidy Mouhammad Berreïsoûl, devant la porte Bâb al-'Açâ de la Qaçba.

Ce personnage, apparenté aux chorfa d'Ouazzân, vivait autrefois dans une maison située à cet endroit, et fut enseveli il y a quinze ans dans une dépendance sur laquelle les chorfa d'Ouazzân élevèrent une *goubba*.

On n'y fait pas les prières quotidiennes et il n'a pas de ḥabous. Les chorfa prennent soin de son entretien. Les zyârât sont recueillies par une sœur de Sidy l-Hosny, qui vit encore.

Sidy 'Allâl Al-Hâdj. سیدی علاء الحاج

Petit marabout très ancien, composé d'une seule chambre renfermant un tombeau sans aucune inscription, au quartier de Gzennaya, au pied de la Qaçba ; il n'a ni moqaddem ni ḥaboûs, ni mousem. L'identité du personnage enterré n'est pas connue. Le marabout porte le nom du père de

mais il est évident que si le gouverneur était décidé à s'emparer de lui, il pourrait lui couper les vivres et interdire à ses voisins de lui céder quoi que ce soit.

1. Voir, plus haut, le paragraphe consacré aux *Kittânyîn*.

Mouhammad Al-Ĥâdj, patron de Tanger; mais on sait que ce chérif baqqâly est enseveli à Al-Ĥarâïq, tribu de R'zaoua où il a encore de nombreux descendants¹. La tradition veut que ce mausolée recouvre le tombeau du célèbre voyageur Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Laouâty, plus connu sous le nom d'Ibn Baṭoûṭa, natif de Tanger. Mais Ibn Baṭoûṭa, qui mourut en 779 (1377-1378), paraît plutôt avoir passé les dernières années de sa vie à Fès, à la cour des Mérinides². Les auteurs arabes ne donnent pas le lieu de sa mort.

Sidy Mouhammad Al-Baqqâl. سیدی محمد البقال

A la Qaçba, rue *zanqat ṭaouïla*, vis-à-vis de la caserne d'artillerie.

Tombeau de Mouhammad, chérif baqqâly, mort au commencement du XIX^e siècle. On y fait les prières quotidiennes. L'administration en est laissée aux chorfa baqqâlyîn.

Moulay Boû Chtâ. مولی بو شتاء

A la Qaçba, à l'angle nord-ouest de la grande cour s'ouvrant par la porte du Marchan. Ce mausolée construit par les chorfa baqqâlyîn, apparentés à Moulay Boû Chtâ, en l'honneur de ce marabout, patron des tireurs et des gymnastes, enseveli dans la tribu de Fichtala, au nord de Fès³,

1. Sur le pèlerinage à Sidy 'Allâl, cf. Mouliéras, *op. cit.*, II, p. 753.

2. C'est pendant son séjour à cette cour, que le sultan Aboû 'Inân chargea son secrétaire, Ibn Djozay de Grenade, de rédiger les voyages d'Ibn Baṭoûṭa, d'après les notes du voyageur : ce travail fut achevé en trois mois (1356). Ibn Baṭoûṭa ne mourut que vingt ans plus tard. Cf. Defrémery et Sanguinetti, *Voyages d'Ibn Batoutah*, I, p. XXI; Mac Guckin de Slane, *Voyage dans le Soudan par Ibn Batouta (Journal asiatique, 1843, p. 182-183)*.

3. Mouliéras (*op. cit.*, II, p. 11 et suiv.) s'étend longuement sur le *moûsem* de ce marabout, dans la tribu de Fichtala.

n'a ni ḥabous, ni moqaddem, ni moûsem. On n'y fait pas les prières quotidiennes; un seul gardien a soin de son entretien. Il est surtout fréquenté par des femmes, qui viennent demander la guérison de leur stérilité. La légende veut que, par un temps clair, on voie de ce marabout le Djebel Moulay 'Abd as-Salâm.

Sidy Aḥmed Boû Koudja. سیدی احمد بو کوجه

A la Qaçba, quartier de Gouma, à l'ouest du palais du Sultan¹.

Tombeau d'Aḥmed Boû Koudja, surnom qui signifie « l'homme aux cheveux en broussaille », mort il y a une quarantaine d'années. Il n'est pas affecté au culte quotidien. Le saint a des descendants à Tanger, qui recueillent les zyârât.

Sidy Ben Dâoùd. سیدی بن داود

A côté de l'hôtel Continental, au quartier de Dâr al-Ba-roûd.

Ce personnage, rifain de la tribu des Beni Ouriâr'el, est mort il y a une vingtaine d'années. Il n'a pas laissé de descendants à Tanger. Le mausolée n'a ni ḥabous, ni moqaddem, ni zyârât, mais on y fait les prières quotidiennes. L'imâm et le moûadhhdhin sont des habitants du quartier, désignés à tour de rôle par leurs voisins, et ne reçoivent aucun salaire.

Le moûsem a lieu le 8^e jour du Moûloûd. Les Rifains du dchar de Mçalla y viennent, ce jour-là, faire une *debîḥa*, sacrifice d'un bœuf à la porte du marabout. Après quoi, ils emportent la viande et la mangent en commun.

Sy 'Ammâr 'Alîlich. سی عمار علیش

A côté de la légation des États-Unis, quartier des Beni

1. Cf. G. Salmon, *La Qaçba de Tanger* (Archives marocaines, p. 123).

Ider, au-dessus de la *tour des Irlandais* (enceinte de la ville). Ce personnage était un rifain qui chantait dans les rues et prédisait l'avenir; il mourut il y a quarante ans et on l'ensevelit dans une pièce de sa maison, sur laquelle on éleva plus tard une qoubba.

Le mausolée n'est pas affecté au culte quotidien. Il n'a pas de moqaddem, mais est administré par une cousine du saint, qui vit encore, recueillant les zyârât.

Sidy l-Moukhtâr. سیدی المختار

A côté du cimetière du Marchan, à l'extrémité ouest du plateau. Sidy l-Moukhtâr était un chérif baqqâly qui habitait la Qaçba et qui est mort en 1888, laissant deux fils dont un fou. Le mausolée est formé d'un simple *haouch* (mur d'enceinte sans toit), entouré d'un jardin : celui que possédait Sidy l-Moukhtâr de son vivant, et qui est devenu *habous* et *horm*. Un gardien, logé dans un coin du jardin, veille à son entretien. Le moqaddem est un habitant du dchar d'As-Sânya. On n'y fait pas les prières quotidiennes, mais on y apporte des zyârât que recueillent les deux fils du saint.

Le moûsem a lieu vers la mi-août : on l'appelle la *'amara* de Sidy l-Moukhtâr. Les tireurs de la région de Tanger s'y réunissent pour faire un concours de tir à la cible; les séances se terminent par un *ijdheb* de 'Aïssaoua dans le jardin.

Sidy Sa'id. سیدی سعید

Simple *haouch* au cimetière du Marchan. C'est le tombeau du chérif filâly qui assassina en 1855, en pleine rue de Tanger, le commerçant français Paul Rey, et qui fut mis à mort, à la demande des représentants des puissances européennes, sur l'ordre du pacha Ben Abboû¹. Ce mau-

1. Cf. L. Godard, *Description et histoire du Maroc*, II, p. 625.

solée n'a ni moqaddem, ni zyârât, ni mousem. Il est peu visité.

Sidy Boû 'Abîd At-Tandjy. سیدی بو عیید الطنجی

Au sud-ouest du grand Sokko. Ce mausolée date de sept ou huit ans. A cette époque, un habitant du Soûs prétendit avoir appris en songe qu'une vieille tombe, qui se trouvait là, contenait les restes d'un descendant de Mouhammad ben Moûsa du Soûs. C'est alors que les Soussy résidant à Tanger se cotisèrent et élevèrent ce tombeau qu'ils nommèrent Boû 'Abîd de Tanger¹.

On y fait les prières quotidiennes, mais on n'y dépose pas de zyârât. Il y a un imâm et un moûadhdhin, mais pas de moqaddem ; l'administration est confiée à un Soussy. Sidy Boû 'Abîd, patron des Soussy a son mousem le 8^e jour du Moûloud. Ce jour-là, les Soussy se réunissent et font une *debîha*, en abattant un bœuf, dont une moitié donnée au chérif soussy, qui vient de mourir laissant deux sœurs. L'autre moitié sert à faire une *leïla*.

Sidy l-Moukhfy. سیدی المخفی

Marabout anonyme, au milieu du grand Sokko, composé d'une enceinte de quatre murs sans toit ni tombeau à l'intérieur. Cet édifice n'a ni moqaddem, ni mousem ; on n'y dépose pas de zyârât et on n'y fait pas les prières quotidiennes.

G. S.

1. Cf. G. Salmon, *Notes sur les superstitions populaires...* (*Archives marocaines*, p. 263).